

Les théories qui précèdent, et qui sont toutes le fruit de l'expérience, ne doivent cependant pas faire oublier que les événements de guerre, la nature des contrées parcourues, l'esprit national des peuples, enfin la capacité et l'énergie des chefs qui influent si puissamment sur les résultats d'une campagne, ne seront jamais soumis à des maximes fixes ni à des règles préconçues.

La guerre sera toujours un drame passionné et sanglant, mais non une opération mathématique.

4^e Lignes de communications.

Définitions. — Les militaires ne sont pas tous d'accord sur la manière de comprendre les lignes de communications.

Pour les uns, ce sont les directions transversales qui relient entre elles les directions de marche. Pour d'autres, ce sont les lignes d'opérations elles-mêmes. Afin de préciser les idées, nous admettons que *les lignes de communications sont celles qui relient les armées à leurs magasins.*

Ce sont donc aussi les lignes de retraite ou, si on le préfère, les lignes d'étapes actuelles.

Napoléon a maintes fois confondu volontairement les lignes d'opérations et de communications. Et cependant ce sont les conseils et les exemples qu'il a donnés, pour l'établissement des communications d'une armée, qui servent encore de modèle dans bien des cas.

Le 12 janvier 1806, ayant à adresser des instructions au roi Joseph, au sujet du commandement de l'armée qu'il avait dirigée sur Naples, il s'exprimait ainsi :

« Vous devez établir votre ligne de communications, « c'est-à-dire vos routes de postes, d'étapes, enfin ce qui « forme une ligne de communications, par la Toscane et « point du tout par Ancône et les Abruzzes, parce que mon « désir est que vous agissiez par Rome sur Naples. »

Importance des lignes de communications. — La ligne de communications d'une armée est donc bien celle qui la relie à ses magasins. Il s'ensuit qu'elle est plus importante encore que la ligne d'opération. Car le premier besoin d'une armée est de vivre et par conséquent de rester en liaison constante avec la région d'où elle tire ses approvisionnements, ses renforts, ses munitions, ses armes et surtout ses soldats. Un des caractères d'une armée en campagne est d'être un organe de consommation et de dépenses. Elle ne produit pas, du moins au moment même où elle agit; elle détruit et consomme. Ses besoins sont continus et s'augmentent à chaque pas. Le jour où l'on cesse d'y subvenir, elle cesse d'agir et perd sa puissance.

C'est pour cela que Napoléon a si souvent exprimé en termes énergiques l'importance qu'il attribuait à la conservation de cette ligne.

Le 22 septembre 1808, répondant à un plan de campagne proposé en Espagne par le roi Joseph, il lui écrivait :

« L'art militaire est un art qui a des principes qu'il n'est « pas permis de violer. Changer sa ligne d'opération (1) « est une opération de génie; la perdre est une opération « tellement grave qu'elle rend criminel le général qui s'en « rend coupable. Ainsi, garder sa ligne d'opération est « nécessaire pour arriver à un point de dépôt où l'on « puisse évacuer les prisonniers que l'on fait, les blessés « et les malades que l'on a, trouver des vivres et s'y « rallier.

« Si, étant à Madrid, on eût réuni ses forces sur la « ville, qu'on eût considéré le Retiro comme un point de « réunion des hôpitaux, des prisonniers, et comme moyen « de contenir une grande ville et de conserver les res-

(1) *Correspondance militaire.* — Napoléon veut parler ici de la ligne de communications.

« sources qu'elle offre, cela eût été perdre ses communi-
 « cations avec la France, mais assurer sa ligne d'opéra-
 « tion, si, surtout, on profitait du temps pour réunir une
 « grande quantité de vivres et de munitions, et qu'on eût
 « organisé à une ou deux marches sur les principaux
 « débouchés, comme la citadelle de Ségovie, etc., des
 « points faits pour servir de points d'appui et de vedettes
 « aux divisions. Mais aujourd'hui qu'on s'enferme dans
 « l'intérieur de l'Espagne sans avoir aucun centre orga-
 « nisé, aucun magasin de formé, étant dans le cas d'avoir
 « des armées ennemies sur les flancs et les derrières, ce
 « serait une folie si grande qu'elle serait sans exemple
 « dans l'histoire du monde.

« Quand on est dans une place assiégée, on a perdu sa
 « ligne de communications, mais non sa ligne d'opéra-
 « tion, parce que la ligne d'opération est du glacis au
 « centre de la place où sont les hôpitaux, les magasins et
 « les moyens de subsistance. Est-on battu au dehors? On
 « se rallie sur les glacis et on a trois ou quatre jours pour
 « réparer ses troupes et réorganiser leur moral.

« Selon les lois de la guerre, tout général qui perd sa
 « ligne de communications mérite la mort. J'entends par
 « ligne de communications celle où sont les hôpitaux, les
 « secours pour les malades, les munitions de guerre, les
 « vivres, où l'armée peut se réorganiser, se refaire et
 « reprendre, en deux jours de repos, son moral perdu
 « quelquefois par un accident imprévu. On n'entend pas
 « perdre sa ligne de communications quand elle est
 « inquiétée par des barbets, des miquelets, des paysans
 « insurgés et, en général, par ce qu'on nomme, à la
 « guerre, des partisans. Cela arrête des courriers, quelques
 « hommes isolés qui percent toujours, quelque parti que
 « l'on prenne, mais n'est pas dans le cas de faire front à
 « une avant-garde ou à une arrière-garde; alors cela n'est
 « rien. La ligne de communications est organisée sur le
 « principe que tout se replierait sur Madrid. Pour cela,

« on devait tout réunir au Retiro, munitions de guerre,
 « vivres, etc., et l'on aurait pu y réunir un plus grand
 « nombre de troupes en peu de jours, dans un cas de
 « nécessité. C'est bien différent d'opérer avec un système
 « arrêté sur un centre organisé, ou d'aller au hasard
 « perdre ses communications sans avoir un centre d'opé-
 « rations organisé. »

Il résulte de ce qui précède qu'une des préoccupations
 constantes d'un chef d'armée doit être de garder ses com-
 munications.

Mais cela ne signifie pas qu'il doive conserver sans cesse
 la même ligne de communications. Il peut surgir des cir-
 constances qui exigent son changement.

Changement des lignes de communications. — La lettre
 écrite par Napoléon à son frère Joseph, en 1808, nous
 montre que cette opération était à ses yeux un trait de
 génie. Ses campagnes nous en offrent plus d'un exemple.

En 1805, lorsque après avoir passé le Danube à Vienne,
 Napoléon s'éleva droit au Nord, on put croire que sa ligne
 de communications passait par Vienne et revenait ensuite
 sur le Rhin par les places de dépôt qu'il avait organisées
 sur la rive droite du Danube. Dans cette situation, se
 trouvant forcé de faire face à droite pour attaquer l'armée
 russe, il aurait eu sa ligne de communications sur son
 flanc droit. C'était un danger qu'il avait su prévoir et
 éviter.

Il avait prescrit que sa ligne de retraite passerait par la
 tête de pont de Linz, qu'il avait dans ce but fortement
 organisée et qui était gardée par des corps bavarois et
 wurtembergeois. De Linz, cette ligne se prolongeait d'un
 côté par Braunau, de l'autre par Passau et Ratisbonne.
 C'est par cette dernière route qu'il comptait se retirer en
 cas d'échec.

Or, dans une note anonyme publiée, en 1806, dans le
Moniteur universel, Napoléon démontre que les Russes

supposaient toujours sa ligne de communications dirigée sur Vienne ; que ce fut l'espoir de la couper qui leur fit porter leurs forces entre Brünn et Vienne, exécuter une fausse manœuvre et une marche de flanc qui les conduisirent à la perte de la bataille d'Austerlitz.

En 1806, ce fut l'état-major prussien qui résolut, à son tour, de couper la ligne de communications de notre armée. Il supposait alors qu'elle passait par Mayence. En conséquence, il porta son avant-garde sur Erfurt et de là vers Francfort.

Napoléon avait pris, en effet, les mesures nécessaires pour induire ses adversaires en erreur, et dans ce but, il avait fait faire des démonstrations sur le Rhin moyen, au moment même où il massait ses corps à l'extrémité sud des monts de Thuringe. Ses communications étaient alors dirigées de Kronach et Forchheim sur Strasbourg, à l'abri des entreprises de l'ennemi.

Lorsque l'état-major prussien reconnut son erreur, il était déjà lui-même tourné et avait à peine le temps de se défendre.

Mais il est à noter qu'au lendemain même d'Iéna, Napoléon changea sa ligne de communications et adopta la direction plus courte et désormais plus sûre d'Erfurt, Fulde et Mayence.

Il écrivit à ce sujet à Berthier, le 16 octobre 1806 :

« Mon cousin, donnez l'ordre au général Songis de réunir toute l'artillerie prise à l'ennemi dans la place d'Erfurt ; donnez l'ordre à l'intendant général de rassembler tous les magasins de vivres à Erfurt, qui, désormais, sera le pivot des opérations de l'armée.

« Le général Songis enverra à Erfurt la compagnie d'artillerie qui est à Würzburg ; il rappellera à l'armée la demi-compagnie qui est à Kronach et celle qui est à Forchheim.

« Vous donnerez ordre au maréchal Mortier de venir,

« avec la première division de son corps d'armée, placer son quartier général à Fulde et d'occuper toute la principauté de Fulde le plus tôt possible.

« Chargez un commissaire des guerres d'organiser la route de l'armée sur Francfort et Erfurt. Le général qui commande à Würzburg se rendra à Erfurt pour commander la citadelle, la ville et la province. Le général qui est à Kronach se rapprochera également de la Saxe.

« Toute la ligne d'étape par Bamberg sera employée et établie sur la ligne d'Erfurt, Fulde et Mayence.

« Donnez l'ordre que tous les prisonniers qui seront faits désormais soient dirigés sur Erfurt. Il est convenable d'avoir là un état-major général pour correspondre. Faites établir à Erfurt un grand hôpital militaire. »

Les prescriptions de Napoléon semblent contenir en germe l'organisation qui a été adoptée depuis par les Prussiens. C'est ainsi qu'après Iéna, la ville d'Erfurt devient une tête de ligne d'étapes au lieu de Kronach. Le service des communications est placé sous les ordres d'un général de division qui quitte Würzburg pour s'installer à Erfurt. Il est en outre assuré par un état-major spécial et un commissaire des guerres.

Le changement de ligne d'opération et de communications le plus extraordinaire que nous offre la carrière de Napoléon, est celui qu'il conçut en 1814 et que les événements ne lui laissèrent pas le temps d'exécuter.

Voyant qu'il ne pourrait toujours, avec les faibles forces dont il disposait, lutter seul contre les armées de Bohême et de Silésie réunies, comptant d'ailleurs sur la résistance de Paris, il avait résolu de laisser libre à l'ennemi le chemin de la capitale, de rassembler toutes les troupes qu'il avait encore dans les places de l'Est, de rallier ses maréchaux avec les débris de leurs corps et de se porter ainsi sur les derrières des alliés. Il aurait alors abandonné

sa ligne de communications sur Paris, pour en prendre une nouvelle sur les Vosges et les places de l'Est.

Il écrivit à ce sujet au duc de Bassano la note suivante :

« Il y a quatre partis à prendre :

« 1^o Partir d'ici à deux heures du matin, être à Vitry à huit heures et attaquer l'ennemi ;

« 2^o Partir demain de bonne heure et se porter, par Bar-sur-Ornain, sur Saint-Mihiel, de manière à avoir demain le pont de Saint-Mihiel ; dès ce moment, j'ai ma communication assurée sur Verdun et j'ai passé la Meuse ; j'irais de là à Pont-à-Mousson, ce qui me donnerait ma communication avec Metz ; je serais renforcé de 12,000 hommes que je puis tirer des places ; j'aurais chassé au delà des Vosges le corps qui est à Nancy et je donnerais une bataille ayant pour ligne d'opération Metz ;

« 3^o Se porter demain sur Joinville et Chaumont, d'où je prendrais ma ligne sur Bar-sur-Aube et Troyes ;

« 4^o Aller sur Brienne et Bar-sur-Aube ; on passerait par Vassy et l'on serait demain très près de Bar-sur-Aube.

« Le plus raisonnable de ces projets paraît être celui qui s'appuie à Metz et à mes places fortes, et qui approche la guerre des frontières. »

Si l'Empereur avait pu, comme il y songeait, se baser sur les frontières d'Alsace et de Lorraine, opérer sa jonction avec Mortier et Marmont, et réunir surtout 50,000 hommes de plus, son projet aurait peut-être amené encore des résultats extraordinaires.

Quelques jours plus tard, il est curieux de voir avec quelle précision, prenant de suite son parti de la reddition de Paris, il ordonna de changer de nouveau sa ligne de communications et de la diriger sur Orléans.

Malheureusement il était trop tard, et déjà la lassitude générale triomphait de son énergie.

Quoique très succinctement exposés, les faits de guerre qui viennent d'être rappelés démontrent que :

1^o Une armée ne doit jamais compromettre sa ligne de communications ;

2^o Les changements de lignes de communications sont des opérations difficiles, qu'il faut cependant exécuter toutes les fois que la sécurité de l'armée l'exige.

Dans quelle mesure ces principes sont-ils encore applicables de nos jours ? L'étude des communications des armées pendant les dernières guerres nous permettra de le déterminer.

Sous ce rapport, la guerre de la Sécession avait montré, la première, combien les progrès de l'industrie, notamment la création des chemins de fer et des lignes télégraphiques, avaient modifié le système des communications en campagne. Aussi, quoique cette guerre se soit déroulée dans des circonstances particulières, dans des conditions de temps et de lieux qui ont peu d'analogie avec celles d'une guerre en Europe, ne sera-t-il pas inutile de suivre un des grands mouvements que son histoire a enregistrés, et de voir quels étaient alors les procédés adoptés pour assurer les communications. L'importance des chemins de fer au point de vue du ravitaillement des armées en ressortira tout d'abord et nous fera pressentir le rôle qu'ils sont appelés à jouer plus tard dans les guerres européennes.

Campagne de Sherman en Géorgie en 1864-1865. — Au commencement de l'année 1864, Grant, alors généralissime, avait résolu, pour en finir avec le Sud, de diviser ses forces en deux masses principales. L'une, sous ses ordres directs, était destinée à marcher sur Richmond, le centre de la défense ennemie ; l'autre, confiée à Sherman, devait partir du Tennessee, alors au pouvoir de l'armée fédérale, s'emparer d'Atlanta, capitale de l'État de Géor-

gie, et détruire les ressources que cette riche province et la Caroline fournissaient aux confédérés.

La ligne d'opération de Sherman avait pour direction générale le chemin de fer Tennessee-Géorgie. Elle l'obligeait à franchir les rivières d'Oostanaula, d'Etowah, de Chattahoochee et les montagnes de Kenesaw, contreforts des Alleghanys, dont l'ennemi avait fait autant de lignes de défense.

Son armée, forte de 100,000 hommes, était répartie en trois armées, comprenant sept corps et vingt-cinq divisions, savoir :

L'armée de l'Ohio, commandée par Schofield, réduite à un seul corps et à 15,000 hommes, était établie sur le Haut-Tennessee, à Knoxville, et formait l'aile gauche.

L'armée du Cumberland, sous le général Thomas, forte de trois corps et de 60,000 hommes, tenait Chattanooga.

L'armée du Tennessee, commandée par Mac-Pherson, forte de trois corps et de 25,000 hommes, occupait Huntsville, sur la rive droite du Tennessee et sur le chemin de fer de Chattanooga-Memphis.

Sherman disposait en outre de 254 bouches à feu et du corps de cavalerie de Stoneman, fort de quatre divisions.

L'armée confédérée, sous Johnston, réduite à 60,000 hommes et répartie en trois corps, était établie sur des positions retranchées en avant de Dalton, à cheval sur la voie ferrée Géorgie-Tennessee, et séparée des fédéraux par les montagnes appelées Rocky-Face-Ridge.

Sherman commença son mouvement dans les premiers jours de mai 1864.

Le chemin de fer Géorgie-Tennessee servait à la fois de ligne d'opération et de communications aux deux armées. Il avait pour elles une telle importance, qu'à partir de ce moment il devint pour ainsi dire le pivot et l'objectif de leurs opérations (V. *planche XVI*).

Sherman ne voulant pas se heurter de front aux fortes

positions occupées par Johnston, résolut de les tourner par leur gauche. Il dirigea Mac-Pherson sur Resaca, à 30 kilomètres au sud de Dalton, pour y détruire la voie ferrée et prendre ensuite une position sur le flanc des confédérés. Pendant ce temps Schofield marchait directement sur Dalton, et le reste de l'armée suivait Mac-Pherson.

Johnston, craignant pour ses communications, vint aussitôt défendre le point menacé. Mais il fut repoussé et obligé de reculer jusqu'à la ligne de l'Etowah, au sud de Cassville.

Sherman, qui l'avait poursuivi sans relâche, en cherchant sans cesse à le prendre à revers, se vit alors forcé de donner quelques jours de repos à ses troupes. Il en profita pour rétablir la voie ferrée et y rassembler des trains qui portaient pour vingt jours de vivres et de fourrages.

Ces dispositions terminées, il reprit l'offensive. La position de Johnston était fortement retranchée et défendait les dangereux défilés d'Allatoona. Sherman s'appêta à la tourner. Pendant que son arrière-garde faisait des démonstrations sur Cattersville, le reste de ses forces se porta en trois colonnes sur Dallas, pour revenir de là couper le chemin de fer sur les derrières de l'ennemi.

Johnston se replia aussitôt et essaya vainement de reprendre Dallas; puis, voyant son adversaire ressaisir la voie ferrée et occuper en forces, à Ackworth, les débouchés sud des défilés d'Allatoona, il se retira sur Kenesaw, au delà des Lost-Mountains.

Quant à Sherman, il avait pu voir, en quittant la voie ferrée, combien ses trains alourdissaient son armée, et il s'empêcha de reprendre sa ligne de communications naturelle. Il établit des magasins dans les stations situées en arrière de son front, fortifia les passages difficiles et dut y laisser des détachements, qu'il remplaça par deux divisions tirées du 17^e corps.

Le 10 juin, il se porta sur Marietta, ville que Johnston